

être nay-
ient des
et des
ourraient
es prai-
• Sans
te heu-
eur cou-
e, ayant

tifice, la
titudes
lignes
Quel-
quelques-
la pau-
endu le
Biant la
œur de

pages

LE RAYON

I

Les premières ombres du soir s'éten-
daient sur le lac de Chinnereth, le lac de
Galilée que sa forme et le bruit harmo-
nieux de ses eaux faisait comparer à une
harpe. Presque au bord de son rivage,
dans un fouillis de citronniers, de grena-
diers et lauriers roses, la blanche villa
de Gamaliel s'apercevait encore vaguement.
Une buée transparente et légère,
sorte de poudre d'or, noyait dans
une harmonie imprécise les aînées trop
vives de ce cube de pierre aux longues et
étroites fenêtres, au dôme trop lourd. En
haut sur la terrasse élégante à la balustrade ajourée, Gamaliel, à demi-éveillé
sur ses coussins, regardait l'horizon tran-
quille et poursuivait, avec son cousin
Nicodème, sa conversation grave :

— Il est passé, frère, le beau temps des
enthousiasmes passionnés. Voici déjà
bien des années que j'enseigne, et ce que
l'on apprend sous le soleil, je crois l'avoir
aborré ou l'avoir entendu. Le grand Hillel,
le père de mon père, a employé sa
vie à soulever et à trancher des questions
d'école : les sacrifices et les fêtes, le re-
pos du Seigneur, la forme des tentes à la
fête des tabernacles ou le nombre des lu-

mères. Il commentait les paroles des an-
ciens ; des centaines de disciples à leur
tour commentaient ses paroles. Et Rab-
ban Siméon, mon père, après l'avoir
écouté près de cinquante ans, lui et Shammi, le rival implacable, résumait
ces disputes ardentes en un seul mot :
“Rien n'est meilleur que le silence.....”

— Tu enseignes, cependant, et tu es cé-
lèbre entre nos maîtres, dit Nicodème
avec surprise.

— J'enseigne. Les hommes ont un tel
besoin de croire ! As-tu rien vu de sem-
blable à leur soif de savoir ! Ils cher-
chent. Ils appellent. Sait-on quoi ? Je leur donne ce que j'ai, ce que mes frè-
res et nobles entre les hommes, m'ont
légué. Mais quelquefois je suis lasse moi-
même de la pauvreté de ces choses. L'autre hiver l'enr expliquant qu'un fardeau
ne pouvait pas être porté un jour de sab-
bat, plus de mille pas — et puis après un
passage dans une demeure fictive encore
mille pas je me suis arrêté devant le regard
peu d'un adolescent un de ces regards
purs qui semblent vous ouvrir une âme
me penchant vers cet enfant, je lui ai dit
“Écoute en toi l'enchanteuse que ta mère te
chantait pour t'endormir tout petit. Il y a
plus de lumière dans ce chant de femme